

Jean-Christophe Rufin

Check-point



folio

COLLECTION FOLIO

Jean-Christophe Rufin
de l'Académie française

Check-point

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 2015.

Photo © Philipp Nemenz / Gallery Stock (détail).

Médecin, engagé dans l'action humanitaire, Jean-Christophe Rufin a occupé plusieurs postes de responsabilités à l'étranger, notamment celui d'ambassadeur de France au Sénégal.

Nourrie par son expérience internationale et centrée sur la rencontre des civilisations, son œuvre littéraire se partage en deux courants. Avec *L'Abyssin*, son premier roman publié en 1997, *Rouge Brésil*, qui lui a valu le prix Goncourt en 2001, ou *Le grand Cœur*, qui a rencontré un très vaste public, il explore une veine historique, toujours reliée aux questions actuelles.

Avec *Globalia*, *Le parfum d'Adam*, *Katiba*, *Immortelle randonnée* (sur les chemins de Compostelle) et *Check-point*, Jean-Christophe Rufin crée des univers romanesques contemporains qui éclairent l'évolution de notre monde.

L'écriture vivante de Jean-Christophe Rufin, pleine de suspense et d'humour, a séduit un large public tant en France que dans les nombreux pays où ses livres sont traduits.

Il a été élu à l'Académie française en 2008.

« Dieu a créé des hommes forts et
des hommes faibles.
Je les ai rendus égaux. »

SAMUEL COLT
Inventeur du revolver

Prologue

Bosnie centrale, 1995

Marc arrêta le camion, sans explication.

— Passe-moi les jumelles.

Maud les tira de la boîte à gants et les lui tendit. Il sortit et se planta sur le bord de la route. Elle le vit scruter longuement l'horizon.

Forçant la douleur, elle parvint à s'asseoir et à essuyer la buée sur la fenêtre. D'où ils se trouvaient, on embrassait un vaste panorama et, s'il avait fait moins mauvais, on aurait peut-être pu voir jusqu'à l'Adriatique. Avec la neige qui tombait, on distinguait tout de même l'ensemble du haut plateau qu'ils avaient traversé. À l'œil nu, Maud ne voyait qu'une étendue blanche, à perte de vue. Tantôt la route plongeait dans des creux, tantôt elle reprenait de l'altitude. Ils s'étaient arrêtés sur un point haut. Vers le sud, les tours en ruine d'un château médiéval se découpaient sur le fond plombé d'un nuage de neige. Marc revint et lança les jumelles sur le

tableau de bord. Il redémarra, plus tendu que jamais.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— Ils sont passés.

Maud ne dit rien. Elle percevait de la rancune dans sa voix. Elle s'en voulait d'être blessée, de ne pas pouvoir conduire. Si, derrière, leurs poursuivants pouvaient se relayer au volant, Marc seul ne pourrait pas tenir le rythme. Il y pensait certainement et devait calculer les conséquences de leur échec : l'affrontement inévitable, le chargement découvert, la mort peut-être.

Maud essaya de bouger mais il n'y avait rien à espérer. Dès qu'elle tendait les bras, une douleur aiguë lui transperçait le dos, au point de lui donner envie de crier.

— On a combien de temps d'avance, tu crois ?

— Six heures à peine.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Il ne répondit pas et elle lui en voulut. Elle avait l'impression de ne compter pour rien. Il avait un air si hostile qu'elle ne put s'empêcher de penser à ses idées de la nuit. Dans l'action, il était seul. C'était le revers de sa force, la règle du jeu dans son monde.

Maud avait envie de pleurer et elle s'en fit le reproche.

Ils roulèrent silencieusement pendant près d'une heure. Soudain, Marc arrêta de nouveau le camion. Il ne donna aucune explication et, sans un mot, redescendit sur la route. Elle le vit d'abord s'accroupir devant la cabine et toucher

le sol glacé. Puis il disparut à l'arrière. Quand il remonta, des flocons couvraient ses cheveux. Il neigeait dru maintenant et, en quelques instants, le pare-brise s'était couvert d'une pellicule blanche.

Marc actionna les essuie-glaces et le paysage réapparut. Maud se rendit compte alors qu'un étroit chemin partait sur la gauche. Il était couvert de neige et elle ne l'avait pas remarqué d'abord. C'était sans doute à cause de ce chemin que Marc avait arrêté le camion à cet endroit précis.

— Tu veux monter par là ?

Il n'eut pas besoin de répondre. Déjà, il avait braqué les roues vers la gauche et s'engageait dans le passage. Le chemin grimpait assez fort pendant quelques mètres et le camion peina. Ensuite, il s'élevait de façon plus régulière. C'était certainement un cul-de-sac, une entrée de champ ou l'accès à une bergerie.

— Tu penses que la neige va couvrir nos traces ? C'est ça que tu es allé vérifier ?

Il se contenta de hocher la tête.

Le chemin, tout à coup, semblait se perdre. Ils étaient entourés de blanc et rien n'indiquait par où il fallait continuer. Malheureusement, ils ne s'étaient pas encore assez éloignés de la route principale pour s'arrêter. Marc redescendit et marcha dans la neige pour essayer de voir s'il était possible de monter plus haut. Maud le vit disparaître derrière une haie que les flocons couvraient de pompons blancs.

Elle était à bout de nerfs, envahie par une sorte de rage dont elle ne savait si elle trahissait le désespoir, la colère ou la honte. Elle avait l'impression d'avoir fait les mauvais choix, depuis longtemps, depuis toujours peut-être. Elle avait eu tort de suivre cet homme, de faire une exception pour lui à la méfiance qui l'avait toujours protégée de l'humiliation et de la souffrance. Et elle était là, blessée, trahie, naufragée. Elle hurla.

Le long cri qu'elle poussa, d'abord très aigu puis mourant dans les graves, la soulagea. Elle recommença mais ce n'était déjà plus naturel. Elle avait repris conscience d'elle-même. La volonté lui revenait, sinon la force. Elle ne se laisserait pas faire.

Peu après, Marc réapparut. Ce n'était d'abord qu'une ombre dans l'ombre blanche de la neige qui tourbillonnait. Puis elle le vit, couvert de flocons, et il ouvrit la portière.

— Tu as trouvé un passage ?

Comme il ne répondait pas, sans se préoccuper de la douleur qui lui arrachait le dos, elle le gifla.

I

MISSION

Dans le camion, c'était l'heure que Maud préférait. Le soir d'automne s'installait lentement; la fraîcheur ne contraignait pas encore à remonter les vitres. Le volant de bakélite était si large qu'il fallait écarter les bras pour le manœuvrer. Il transmettait les vibrations du moteur et, dans les montées, Maud avait l'impression de tenir l'encolure d'une énorme bête.

Ils avaient quitté Lyon dix jours plus tôt. Les journées s'étaient succédé, assez semblables les unes aux autres, malgré la variété des paysages. Après le tunnel du Mont-Blanc, ils avaient longé la vallée d'Aoste puis suivi la plaine du Pô sur toute sa longueur. L'arrière-saison donnait des lointains lumineux et faisait ressortir les petites flèches noires des cyprès sur des ciels d'un bleu soutenu. Au-delà de Trieste, le paysage était devenu plus montagneux et les couleurs ternes. En pénétrant en Croatie, Maud avait espéré qu'ils s'arrêteraient à Zagreb. Avant de partir, elle avait lu un guide des années soixante,

acheté par ses parents quand ils étaient allés en voyage de noces sur la côte dalmate. Elle aurait bien voulu voir la place Saint-Marc et les fortifications médiévales. Mais ils contournèrent la ville sans y entrer et elle garda sa déception pour elle. En Italie, Lionel l'avait sèchement remise à sa place quand elle avait voulu faire un crochet par Bergame. « On est des humanitaires, pas des touristes. » Il était le chef de la mission et ne manquait jamais une occasion de le rappeler. C'est à lui que l'association caritative lyonnaise « La Tête d'Or » (qui tirait son nom du parc près duquel elle était située) avait confié la responsabilité du convoi. Et là-bas, en Bosnie, la guerre les attendait.

Maud prenait son tour au volant comme les garçons. Il y avait déjà longtemps qu'ils ne plaisantaient plus sur sa conduite. Il avait suffi que Lionel accroche l'angle d'une maison en Italie et déchire la bâche sur plus d'un mètre pour que les mâles cessent de jouer aux durs. Maud conduisait peut-être plus lentement mais elle était sûre et prudente. Le quinze tonnes ne risquait rien quand c'était elle qui le dirigeait et les autres l'avaient compris.

Sur la couchette, derrière elle, Vauthier dormait. De temps en temps, il aspirait l'air bruyamment dans son sommeil. Tous les autres s'appelaient par leur prénom mais lui avait préféré se présenter par son nom de famille. Il disait « le gros Vauthier », en parlant de lui-même, sans doute pour attirer la sympathie. Il

n'était pas vraiment gros et, sous son T-shirt crasseux, on voyait plutôt saillir des muscles que de la graisse. Mais il avait une large tête carrée, encadrée de rouflaquettes rousses, et un nez plat, qui lui donnaient un air rustaud et tranchaient sur les allures d'étudiants de Maud et de Lionel. Il s'était présenté comme un coursier parisien en convalescence après un accident de la circulation. Personne ne croyait trop ce qu'il racontait. Seule certitude : il était beaucoup plus âgé que les autres. Lionel pensait qu'il avait quarante ans et Maud, du haut de ses vingt et un ans, le trouvait très vieux.

Sur la banquette avant, Lionel se roulait une cigarette sans rien dire. La cabine sentait le mazout et le cambouis. Maud devait néanmoins s'estimer heureuse car elle conduisait le camion de tête et n'avait pas à respirer la fumée bleue de l'autre poids lourd. C'était deux véhicules d'occasion, à peu près du même modèle, acquis par La Tête d'Or à très bas prix. Ils étaient au bout du rouleau, usés par des générations de chauffeurs livreurs qui ne les avaient pas ménagés.

— On ne va pas tarder à entrer en zone serbe, dit Lionel, en lui tendant la cigarette qu'il venait d'allumer.

Maud tira une bouffée rapide et la lui rendit.

— Tu as mis quelque chose dedans ? demanda-t-elle, en faisant une grimace.

— Du tabac.

Grand et maigre, Lionel avait un nez long, un peu de travers, dans un visage osseux et pâle.

C'était un de ces visages qui en rappellent beaucoup d'autres et que des témoins seraient bien en peine de définir précisément, pour élaborer un portrait-robot. Il devait s'en rendre compte et il avait essayé de se singulariser en se faisant poser une boucle en argent sur le sourcil droit. Maud et lui avaient travaillé ensemble à Lyon pendant trois mois. Il l'avait toujours traitée avec un peu de condescendance car il avait plus d'expérience qu'elle, qui venait juste de rejoindre l'association. De toute façon, il n'était pas très loquace et quand il parlait, c'était pour donner des ordres sur un ton cassant. Il était connu dans le groupe pour fumer des joints du matin au soir. Les autres ne crachaient pas dessus non plus mais personne ne consommait autant d'herbe que lui. Il était le fournisseur du groupe et sortait ses sachets de beu d'une boîte ronde étiquetée « Lait concentré ».

Le paysage vallonné était de plus en plus pauvre, à mesure qu'ils approchaient de la Krajina. Ils traversaient des villages sans âme, des chapelets de maisons en briques et en parpaings alignées le long de la route. Des tas de fumier et des machines agricoles rouillées encombraient les cours. De temps en temps, une église blanche à clocher pointu, au milieu des fermes, donnait à ces hameaux l'aspect de villages autrichiens, mais en plus triste. Il n'y avait encore aucune trace de combats, à part celui que les hommes menaient de toute éternité contre la nature pour en tirer leur subsistance. Pourtant,